

s'était tenu sur ses gardes, tant on avait peur d'avoir quelques services, grands ou petits, à lui rendre; mais lui, de son côté, il s'était mis si fort à l'aise avec ceux qui le pouvaient protéger, il avait fait si à propos de l'opposition à toutes les puissances reconnues, donnant ainsi lui-même, en cas de besoin à ses meilleurs amis, la plus excellente des excuses pour ne pas le servir, qu'on avait fini par ne plus s'en méfier et qu'on le traitait comme un homme qui n'a rien à demander, comme un égal enfin, tant que soi-même on ne demandait rien.

Donc faisons place un instant à ce nouveau et singulier personnage de notre histoire! Cette fois, que le village cède le pas à la ville, que l'innocence s'efface devant le vice habile! voici venir à nous le terrible baron Honoré de la Bertenache, faisons nos adieux à Prosper Chavigni.

C'est le baron Honoré de la Bertenache qui, par le plus malheureux des hasards, trouvant à Paris notre Prosper encore revêtu de son écaille villageoise, l'a dépouillé lentement et peu à peu de son dernier vêtement d'innocence et de vertu. A vrai dire, le digne oncle s'est donné beaucoup de peine pour élever son neveu jusqu'à lui. Si donc il n'a pas tout à fait réussi, ne vous en prenez qu'à la bonne et belle nature de cet enfant, qui s'est toujours senti, sans le vouloir et sans le savoir, des premières et innocentes impressions de la maison paternelle. Peut-être, quand vous serez entré dans les secrets du baron Honoré, conviendrez-vous qu'il a déployé à cette éducation toute sa science, et que si son neveu n'a pas tourné tout à fait aussi bien que le voulait son bon oncle, c'est qu'il avait été trop complètement et de trop bonne heure gangrené de vertu par sa mère et par son précepteur.

Ici, il faut que vous reveniez encore quelque peu sur vos pas. Ici, la forme de notre roman change encore. Vous avez lu un récit, ou plutôt une exposition, jusqu'à présent: à présent, vous lirez, s'il vous plaît, les lettres que Prosper écrivait à son précepteur, à son ami Christophe, pendant que le bon frère, triste et pensif, seul, tout seul, au mélancolique rivage d'Ampuy, autrefois si peuplé quand il était habité par Prosper, versait au dedans de lui-même ces larmes silencieuses qui font d'autant plus de mal que personne ne les voit couler.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉDUCATION DE LA VILLE

LETTRES

DE PROSPER CHAVIGNI AU FRÈRE IGNORANTIN CHRISTOPHE

I

Mon frère, mon ami, mon maître, ma providence, mon bon Christophe, on dit que je suis à Paris, je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que je suis bien loin de toi et de ma mère. Où es-tu, Christophe, et quel grand poète lis-tu donc à cette heure? O mon ami, que je souffre, et que j'ai souffert! — si tu savais! Non, je ne serais jamais parti si j'avais cru cela! — J'ai le cœur brisé. Christophe! je ne sais pas encore comment je t'ai quitté; je sais seulement qu'à mon départ je ne voyais plus personne, ni toi, ni mon père, ni ma mère. Après vous avoir embrassés tous sans vous voir, j'ai senti un mouvement brusque et saccadé; c'était le petit cheval blanc de la ferme qui m'emportait hors du village et loin de vous tous.

Loin de mon père; si loin de ma mère! loin de toi, mon bon

frère, loin de mon beau Rhône qui gronde, loin de mes saules qui murmurent, de mes petits sentiers si souvent parcourus, et qui m'avaient reçu tout petit, et qui m'avaient enseigné à marcher, comme toi tu m'as enseigné à réciter les vers de Virgile, hélas !

Oh ! que j'étais heureux dans notre vieille maison ! quelle douce enfance ! Te souviens-tu comme chacun me saluait ? Quand j'allais par les chemins, chacun me disait : — Bonjour, Prosper ! — Bonjour, Prosper, disait la bonne femme sur son âne ; bonjour, mon joli enfant Prosper ! — Bonjour, monsieur Prosper, me disait la jolie fille qui cheminait ; et en même temps, elle me donnait la main avec un sourire. — Viens donc m'aider, Prosper ! s'écriait le fermier au labour. Tout le monde m'aimait, n'est-ce pas ? Le vieillard et le jeune homme, le pauvre et le riche, le chien et le mendiant ; jusqu'à la vache noire, qui nous a si souvent réchauffés toi et moi, quand nous rentrions bien fatigués et bien mouillés le soir.

Doux souvenirs ! amers regrets ! Mais il faut que je m'arrête, Christophe ; figure-toi que, depuis trois semaines que je vous ai tous quittés, je n'ai pas encore versé une larme ! — Je sens les larmes qui viennent à la fin, grâce à toi !

II

Dieu soit loué ! j'ai pleuré : je me suis senti quelque peu soulagé, et pourtant je suis aussi malheureux aujourd'hui que je l'étais hier. Je te disais donc, hier, comment j'étais parti et peut-être comment j'étais arrivé à Paris. Je crois que mon arrivée à Paris m'a fait autant de mal que mon départ. Figure-toi qu'après cinq grands jours de fatigues et d'insomnies, vous vous trouvez tout d'un coup, et sans savoir comment, entre quatre murailles : c'est Paris ! La machine qui m'avait entraîné s'arrêta brusquement ; et, sans savoir où j'étais, et à peine qui j'étais, je restai tout seul au milieu de cette grande cour ; moi,

sans âme, sans volonté, sans résignation, sans espoir, sans toi !

Alors je me mis à envier les malheureux chevaux qui avaient entraîné cette machine ; ils avaient un asile et des hommes empressés qui en prenaient soin. Et moi ?

L'instant d'après je regrettai même cette horrible voiture et ce mouvement, et ce bruit, et ce cahot qui du moins vous fait heurter des hommes.

Peu à peu, le jour qui était à sa fin s'en alla tout à coup, sans aucune de ces teintes doucement variées qui se marient aux teintes si chaudes de la campagne. A Paris, tout est brusque, la nuit et jour, le silence et le bruit. A Paris, vois-tu, il n'y a pas de transition entre l'enfance et la jeunesse, entre l'âge mûr et la vieillesse. On est tout de suite un jeune homme, tout de suite un vieillard. De même qu'il n'y a aucun milieu entre la richesse et la misère, entre le vice et la vertu ; on est laquais ou grand seigneur, grande dame ou servante, athée ou fanatique. Le jour s'éteint comme s'éteint une lampe sous le souffle d'une vieille femme qui se met au lit ; on allume les réverbères, et tout est dit jusqu'à demain. Le jour reviendra demain, on soufflera sur le réverbère, et tout sera dit jusqu'à ce soir ; comme aussi le silence tombe tout à coup sur le bruit ; vous diriez que la ville est morte. Six heures après, c'est le bruit qui tombe tout à coup sur le silence ; on croirait que la ville est prise d'assaut. Tu ne saurais croire comment cela se fait, Christophe : tu as vu quelquefois dans la ferme un pauvre mendiant tomber du haut-mal : à certaines heures du jour, il s'arrête, il grince des dents, il écume, il se tord les bras et les mains ; après quoi, il se lève, il reprend son bâton noueux et son chapeau troué, il tend sa main à l'aumône ; quand il sera bien repu, il dormira d'un bon sommeil. Le vieillard épileptique, c'est le peuple de Paris. — Personne donc ne songeait à moi dans cette grande ville. J'étais moins que rien, un homme de plus dans la foule. — La nuit me tira de mon apathie et me fit songer à chercher un gîte. Chercher un gîte ! moi qui, jusqu'à ce jour, le soir venu, grimpais si lestement l'escalier qui conduit à ma chambre. Ma mère disait souvent qu'elle croyait voir un jeune chat, tant j'étais vif et lesté ! En un clin d'œil, j'étais déshabillé ; je me jetai à genoux au pied de mon lit, je faisais ma prière tout haut, pour que ma

mère, m'entendant prier, vint me dire bonsoir ! après quoi je m'endormais sous le bienveillant regard maternel, et jusqu'au lendemain je reposais ; et ma mère s'en allait sans fermer la porte de ma chambre qui donnait dans la sienné ; et le lendemain j'avais peur, à mon tour, de réveiller ma mère. C'était là un sommeil ! C'était là une chambre digne d'un roi ! Un lit plein de calme et de repos ! Comme nos murs étaient blanchis à la chaux vive ! Comme nous avions pour nos ablutions du matin, ce grand bassin où nous barbotions avec les canards ! quelle joie ! et quelle oisiveté sans but et sans plan ! et quelles chansons de tous côtés ! l'âne qui chante tout haut, la poule qui glousse, le coq qui salue le soleil, le porc familier qui dit : *j'ai faim* ! en grognant ; le chien qui aboie, le petit chat, l'œil à demi ouvert, qui cherche sa proie ; le moineau qui piaule, l'alouette qui pousse son petit cri en rasant le ruisseau, le pigeon qui se balance sur la girouette criarde, que sais-je ? la pie familière qui parle dans sa cage, accrochée à la fenêtre ; le geai goguenard qui menace l'arbre fruitier : c'était un jovial murmure plein de vie et d'harmonie, et de grâces parfaites. Enfant, enfant que j'étais ! je me laissais aller à ces rêves, tout éveillé, sans me douter que c'étaient là des rêves ! Et toi, mon frère, que tu étais heureux de mon bonheur ! Pauvres jumeaux, on nous a séparés, hélas ! Ma vingtième année est venue brusquement les briser, ces liens de fleurs ! Plus de basse-cour, plus de sommeil, plus de joies matinales, plus d'air embaumé le soir, plus ton sourire, mon bon Christophe, plus rien que Paris, le triste Paris, qui n'a pas un salut amical pour le pauvre enfant étranger dans ses murs.

Le portefaix à qui je demandai ma route me conduisit dans une hôtellerie, rue Pierre-Lescot. Avant de me conduire, il interrogea mes habits avec soin ; me voyant vêtu de gris et un grossier chapeau, et mon paquet sous le bras, il fit choix pour moi de la maison où je suis. C'est une maison d'une apparence équivoque : vous entrez par une chambre, commune à tous les étrangers, où l'on dîne toujours. Comme je n'avais rien mangé du tout de la journée, je priai qu'on me fit servir à dîner.

Une espèce de servante me dit : — Comment voulez-vous dîner, monsieur ?

— Donnez-moi, lui dis-je, une soupe aux choux et un morceau de lard, et un verre de vin, s'il vous plaît.

— J'entends, dit-elle, monsieur veut dîner au plus bas prix. Et elle me servit du pain trempé dans de l'eau chaude, un morceau de bœuf bouilli et une bouteille de bière. Triste repas !

Après ce repas, je demandai une chambre. On jugea de la chambre que je voulais par le dîner que j'avais mangé ; on me conduisit tout au haut de la maison par un escalier étroit et malsain. C'était, à cette heure, dans toute cette maison, un mouvement empressé et plein de confusion. Au premier étage, il y avait des femmes en falbalas et en vieux souliers, qui sortaient à la hâte, oubliant de fermer leur porte, peut-être parce qu'elles portaient toute leur fortune avec elles ; au second étage, des jeunes gens sortaient en riant, laissant leurs chambres tout ouvertes, peut-être parce qu'ils n'y devaient plus rentrer ; personne ne fermait sa chambre dans cette maison, comme dans l'âge d'or d'Ovide. A travers les portes entr'ouvertes, on pouvait apercevoir l'intérieur de ces chambres en désordre et dans ce confus pêle-mêle du matin qui est triste à voir, même chez les pauvres gens, où les meubles et les vêtements sont si peu nombreux ! A la fin, à force de monter et de monter toujours, j'arrivai au galetas qui m'était destiné.

L'homme qui l'occupait encore, et que je devais remplacer, n'était pas encore parti ; cet homme est un original dont je veux te raconter l'histoire. Aussi bien, j'ai le temps de causer avec toi, Christophe, et je suis si triste, que je ne demande qu'un prétexte pour rester là à t'écrire tout un jour, s'il le faut.

Depuis trente-six mois, tout autant, ce malheureux homme sollicitait un emploi qui le fit vivre, dùt-il ne manger que du pain noir, et, justement comme j'arrivais, il venait enfin de l'obtenir, ce bienheureux emploi après lequel il avait tant couru ; il en était encore tout essoufflé ; il ne contenait pas sa joie, il eût été jusqu'à l'insolence s'il avait pu ou s'il avait osé ; mais, pendant trente-six mois, ce pauvre diable avait passé à travers toutes les humiliations de l'antichambre ; l'insolence était donc pour cet homme un fruit qui n'était pas encore mûr. En attendant, le pauvre diable était affable et bon, et il disait son heu-

reuse fortune à qui voulait l'entendre, à ses voisins, à ses voisines, au domestique de la maison, au chevet de son lit, enfin à moi, le dernier venu, et qui venais, disait-il, tout exprès pour assister à son bonheur.

— Vous voilà ! s'est-il écrié, soyez le bienvenu ; vous venez prendre ma chambre, enfin ; je vous ai attendu bien longtemps, jeune homme ! Moi, je pars, je suis enfin à ma place. Le grand ministre me l'a enfin donnée, ma place ; j'ai ma place, enfin ; vive le ministre ! Vous venez sans doute chercher une place à Paris, monsieur ?

Puis, sans attendre ma réponse : — Faites comme moi, et vous arriverez, rien n'est plus facile ; soyez intelligent et docile, et attendez un an, deux ans, trois ans, vous aurez votre place, enfin. Il n'y a qu'à aller tous les jours, par la pluie, par le vent, par le froid, par l'orage, par la boue éternelle, au faubourg Saint-Germain, rue de Grenelle, la seconde porte vis-à-vis la cour qui est coupée en deux ; vous saluerez poliment monsieur le concierge, et vous irez tout droit dans les bureaux, tout droit devant vous. Allez donc, et demandez ; on vous dira : *Non ! c'est bon. Le lendemain, vous allez, on vous dit : Non ! c'est bon.*

Et toujours *non ! toujours non ! toujours non !* Oh ! s'écriait-il, *non ! non ! non !* C'est un mot qui n'est plus français pour moi : *Non !* — Et il gambadait comme un fou dans sa chambre, il se vautrait sur son grabat, il parlait à mots entre-coupés. — Dans quatre jours, disait-il, j'irai voir ma femme ! Ma femme viendra me saluer, ma fille me saluera ; mes voisins diront : — Cest lui ! le préfet me dira *bonjour !* car c'est moi, je suis moi, moi, lui-même ! Le moi d'aujourd'hui qui a jeté à la porte à coups de pied au derrière le moi d'hier. Vive moi ! En même temps il faisait le geste d'un homme qui tient un papier, et qui met sa qualité au-dessous de sa signature. Je suis sûr qu'il est homme à s'être adressé à lui-même quatre lettres par la poste, avec son nouveau titre, depuis qu'il est nommé.

En même temps il faisait sa valise. Il y plaçait une à une chaque chose en son ordre, après en avoir fait la revue attentive. C'était plaisir de lui voir plier ses bas de soie ; la pluie, le ruisseau et le temps les avaient rendus jaunes, de noirs qu'ils étaient ; plus d'une maille s'était échappée ; il les considéra

longtemps : c'était la partie de sa toilette qui lui avait donné le plus de peine à tenir présentable ; c'était celle à laquelle il tenait le plus.

Il passa dédaigneusement la main sur sa culotte ; elle était d'un noir douteux, mais solide encore, et comme elle lui avait donné peu d'inquiétude, il n'avait pas pour elle un seul remerciement, l'ingrat !

Ce qu'il regarda bien longtemps, ce fut son habit ; un vieil habit qui avait conservé sa forme en dépit de tous les orages ; le collet en était propre encore, le poil en était bien lisse ; à tout prendre, c'était un habit présentable ; cependant, rien qu'à le voir, vois-tu, Christophe, on sentait qu'on avait froid dans cet habit, et qu'on y devait être misérable. On me donnerait tout au monde pour endosser un pareil vêtement, seulement pendant une heure, que je dirais : non ! J'aimerais mieux embrasser un lépreux sur la joue ; cet habit me faisait horreur.

Et il faisait aussi horreur au pauvre homme ; car, pendant tout le temps qu'il mit à le plier, le sourire s'effaça de ses lèvres, il fut sérieux, il fut muet ; cet habit lui rappelait de si tristes souvenirs !

Il entassa aussi son vieux linge dans son sac de nuit. Moi, de mon côté, que toute cette revue fatiguait, je défisma valise ; j'en tirai ma veste bleue toute neuve, la veste de notre dernier jour de Pâques ; je tirai mon beau pantalon blanc de la dernière fête du village, mon gilet rouge à grandes fleurs, mes bons souliers, mes bas de fil que ma mère a tricotés elle-même, mes bonnes chemises neuves un peu rousses, mais qui blanchiront à la lessive ; tout cela est neuf et jeune, et plein de vigueur et de probité. Vraiment, j'aurais voulu voir nos deux valises, celle de mon homme et la mienne, s'animer et se battre l'une contre l'autre ; la mienne aurait battu celle du bonhomme comme le coq de notre basse-cour bat tous les coqs du village. Je ne croyais pas qu'on pût être si fier de ses hardes que j'ai été fier des miennes en cet instant.

On eût dit que mon homme comprenait ma pensée, car, sans plus languir, il entassa pêle-mêle dans son sac toutes ces guenilles témoins de toutes ses misères, et, son sac fermé, il chercha de côté et d'autre, pour voir s'il n'avait rien oublié.

Alors, au coin de sa chambre, sur le marbre fendu de la commode, il découvrit son chapeau, tremblant et frileux comme son habit. A l'aspect de ce chapeau si humble et si froissé sur les bords, les douleurs de notre homme se réveillèrent de plus belle. — Toute sa vie d'antichambre, de laquais, d'huissiers, de bureaux et de ministres, se réveilla à l'aspect de ce feutre grelottant. Il se rappela que de fois ce vil chapeau avait été à sa main au lieu d'être sur sa tête, et alors sa colère déborda; il lui fallait une victime expiatoire de toutes ses souffrances; il saisit son chapeau, et il le déchira en mille pièces, avec les doigts, avec les dents; il le foula aux pieds, il le couvrit de crachats et d'opprobres. Ainsi, il se vengea tant qu'il put de ses humiliations passées; il fut sublime! Avoue-le, Christophe, c'était venir à temps dans ma chambre pour assister à ce grotesque et utile spectacle; c'était comprendre de bien bonne heure ce que c'est en effet que la carrière des emplois publics, et les juger, par la colère de cet homme, à leur juste valeur! Mon homme me quitta, un peu honteux des excès auxquels il venait de se livrer, mais sans mot dire. Quand il a été sorti, j'ai mis mes gants, et j'ai ramassé un morceau de son chapeau, que j'ai attaché contre la muraille avec une épingle. Ceci me servira beaucoup mieux que ne ferait un tableau de Raphaël; je le regarderai souvent comme une leçon.

Au reste, cet homme, revenu de sa colère et de sa promenade, s'est occupé de moi en bon homme. D'abord, il m'a indiqué le fort et le faible de ma chambre, qu'il a étudiée avec plus de soin que tu n'étudies les explications des vieux commentateurs d'Homère. — Prenez garde, m'a-t-il dit, de tenir votre porte trop longtemps ouverte, vous seriez infecté par le plomb des voisins. Ayez grand soin que votre fenêtre reste fermée de quatre à sept heures du soir, vous seriez asphyxié par les émanations de la cuisine. Quant à votre cheminée, bouchez-la avec soin si vous ne voulez pas avoir toute la fumée de la maison. Puis, après avoir cherché quelles recommandations il pouvait ajouter à celles-là: — Je vous préviens, me disait-il, que la glace vous donnera la jaunisse à coup sûr, c'est à vous à ne pas vous en effrayer. En vain chercheriez-vous à monter la pendule, il y a soixante ans au moins que le grand ressort est cassé. Ayez

bien soin de faire remarquer à votre hôtesse que ce carreau de vitre est un papier. Quant à votre lit, il est nécessaire que le chevet du lit reste placé comme il est, du côté de la porte, malgré le vent qui vient de là; autrement vous seriez exposé à être réveillé toutes les nuits, à onze heures et demie, par le garçon, dont la mansarde donne justement au-dessus de vos pieds. Voilà, disait-il, mes principales recommandations; il m'en a coûté six grands mois de longues et douloureuses expériences pour connaître cette chambre comme je la connais; profitez tout d'un coup de cette science, qui m'est venue peu à peu, à force de souffrance et d'insomnies. Moyennant quoi, sauf l'espionnage d'en bas et les conversations d'en haut, sauf la chaleur en été, le froid en hiver, et l'humidité le reste du temps; sauf le manque d'eau, de feu, de luminaire et de linge blanc; sauf l'absence d'un fauteuil et d'un tapis; sauf les rats qui dansent dans la tapisserie décollée; sauf ces horribles gravures des *Quatre Saisons* que vous aurez sans cesse sous les yeux comme une amère ironie des quatre saisons qui sont absentes; sauf cet abominable paravent rouge et bleu, où *le Temps fait passer l'Amour*, même avant que l'amour n'ait fait passer le temps; sauf toutes ces misères et bien d'autres encore, vous serez le jeune homme le plus heureux, le plus tranquille et le plus commodément logé de l'univers!

Disant cela, il se frottait les mains de joie et de bonheur, comme un homme qui échappe à sa prison.

Comme un homme qui reverra bientôt le buffet de sa salle à manger, et la commode en noyer de sa chambre à coucher, et son lit rouge paré avec deux traversins remplis de paille, moi, je l'écoutais, et je me plaisais à l'écouter.

Ayant tout dit, il ajouta à ses recommandations utiles quelques présents non moins utiles; il était si heureux, qu'il me donna, sans me connaître, tout son ménage d'hôtel garni.

Car il y a un ménage d'hôtel garni dont nul ne saurait se passer, pas même moi, qui me passe de tant de choses!

Mon homme me donna donc:

Sa souricière encore garnie d'un morceau de lard;

Son dernier paquet d'allumettes;

Son briquet phosphorique;

Son tire-bottes, meuble de luxe dont il ne s'était pas servi depuis longtemps ;

Un porte-manteau en bois, avec lequel il ménageait les plis de son habit.

Il me donna aussi deux clous tout posés, auxquels on pouvait suspendre une montre, quand on avait une montre.

Il me donna un réchaud économique avec lequel on peut faire bouillir une tasse de lait, sans avoir besoin d'autre combustible qu'un morceau de papier.

Que ne me donnait-il pas, ce brave homme, et que de reconnaissance je dois au gouvernement, qui l'a placé si à propos pour lui et pour moi !

Il me donna le reste d'un cent d'épingles qui dansaient en rond sur la pelote de l'établissement.

Il me donna aussi l'adresse de tous ses marchands fournisseurs, l'adresse de sa blanchisseuse hors Paris.

Enfin, il me donna une poignée de main en signe d'adieu, et je crois que, de tous ses dons, ce fut celui auquel j'ai été le plus sensible. On a bien tort de dire que tous les hommes sont ingrats.

III

Tu penses bien que ma première nuit dans ce hideux séjour a dû être horrible. Cette pauvreté mal dissimulée m'a toujours causé autant de haine que de dégoût. Ces chambres meublées au hasard sont horribles, l'air en est vicié, le silence en est mortel, le bruit en est glaçant comme la déclaration d'amour d'une vieille femme. J'aimerais mieux la prison. Au moins la prison n'est pas de votre choix. C'est une nécessité ; plus elle est horrible et plus elle vous honore ; elle montre qu'on a peur de vous. En prison, on s'occupe de vous, on vous garde, on fait du bruit autour de vous, pour vous ; pour vous le tambour bat deux ou trois fois par jour, la garde veille l'arme au bras ! vous êtes

quelque chose en prison ; vous êtes quelqu'un, vous êtes un prisonnier.

Mais, habiter un hôtel garni à Paris, entrer dans ces froides murailles qui ont tendu leurs bras prostitués à tout le monde, au premier venu, jeune ou vieux, honnête homme ou voleur ! Se coucher dans un lit vénal, vénal sans passion et sans vice, tout simplement vénal ; marcher sur ces carreaux froids et secs où tant d'autres ont marché avant vous sans laisser d'empreinte ; ne se trouver ni chez soi, avec la liberté du chez soi, ni chez un étranger, avec les grâces et les bienfaits de l'hospitalité ; être seul dans cette foule ; ne pas savoir quelle main vous soulève la tête si vous êtes malade, et quelle main rejettera sur vous le drap funèbre si vous mourez ; se fatiguer la mémoire pour retenir le nom de servantes et de valets qui ne sont pas à vous, et qu'il faut commander en suppliant ; chercher le numéro de sa loge comme le forçat retrouve son lit au bain ; s'ouvrir sa chambre à soi-même, et, quand elle est ouverte, hésiter longtemps avant d'entrer, comme un voleur qui force une porte ; puis entrer au milieu des ténèbres et du silence, et sans entendre aboyer son caniche, sans entendre gazouiller son serin ; puis être seul, tout seul ! n'avoir aucune des joies de l'intérieur, rien, mon Dieu ! Et quand on frappe à la porte de la rue, savoir, à coup sûr, que ce n'est pas pour vous qu'on frappe ; se mettre à la fenêtre, étroite et basse, découvrir les hommes dans la rue tout petits ; les femmes qui courent, les carrosses qui volent, et se dire à chaque instant : — Rien pour moi ! — Cependant, au milieu de vous, monte et descend une foule d'étrangers qui vivent avec vous sous le même toit, sans se douter que vous êtes au monde, et qui vous coudoient sans vous voir ! On arrive et l'on passe, on va et l'on vient, on naît et l'on meurt, au-dessus et au-dessous de vous, à droite et à gauche, de toutes parts, sans que vous en soyez jamais averti que par le hasard ; horreur ! Et le vice est à votre porte, vous entendez frôler sa robe de soie ; et la vertu est à votre porte, vous entendez siffler sa chaussure usée ; l'intrigue est à votre porte, qui veille ; et rien pour vous, ni le vice, ni la vertu, ni l'intrigue, rien ! Puis il y a des jeunes gens qui descendent en courant l'escalier et qui vous réveillent en sursaut, entraînant avec eux

leurs maîtresses à demi nues. Puis vous rencontrez des huisiers qui vous regardent à vous faire peur, et qui vous pressent contre la muraille à vous écraser. Le bruit, le bruit, toujours le bruit ! le bruit aigu et grave, glapissant et sourd, le bruit fou et le bruit sévère ; l'hôte de cette maison, c'est le bruit. Vous entendez à toute heure les bruits les plus discordants et les plus étranges ; on compte de l'argent ici, là-haut on meurt de faim faute d'un écu ! Te figures-tu, Christophe, ton ami, ton élève, plongé dans cet abîme ! et moi, je t'appelle, je te pleure ; moi, je pleure mon joyeux matin d'autrefois, mon grand air du printemps, mes grands vents de l'automne, mon soleil pou-droyant, ma grande route sillonnée de pas d'homme et de chevaux ; je regrette et je pleure notre maison à nous seuls, si vaste, si grande, si belle, si peuplée, si odorante, si pleine de fenaison, de poules, de canards, de grâces champêtres et de liberté ! Christophe ! Christophe ! où est ma mère ? où est mon bonheur ? où est ma fortune ? où sont mes vingt ans ? et toi-même, Christophe, où es-tu ?

IV

Je t'écris toujours ; c'est la seule trêve à mes douleurs. Ma lettre écrite, je la plie lentement, j'y mets ton nom avec soin ; le lendemain, j'en écris une autre, jusqu'à ce que je trouve une occasion de te les faire toutes parvenir. Ce sont là mes seules distractions. Une fois que ma lettre est écrite, il me semble que tu l'as reçue, je n'ai plus besoin de te l'envoyer ; elles t'arriveront quand elles pourront t'arriver, comme elles sont écrites, au hasard et sans date, pêle-mêle ; car c'est pour moi, et non pas pour toi que je t'écris. Cependant, à tout hasard, je veux te raconter par ordre, non pas ce que je sens, mais ce qui m'est arrivé dans cette grande ville d'égoïstes, où je suis égaré depuis un mois.

Tu sais déjà comment je me suis installé dans mon hôtellerie ; j'y ai pleuré beaucoup d'abord ; puis des pleurs j'ai passé à la

philosophie, et de la philosophie me voilà quelque peu dans la vie réelle. Mon cœur une fois dégonflé, je me suis trouvé assez fort pour être de sang-froid ; j'ai donc essuyé mes yeux, et, tout seul avec moi, assis à ma fenêtre, à l'instant où le soir venait de tomber, je me suis demandé ce que j'étais venu faire à Paris ?

C'est ici le moment, cher Christophe, de te faire un aveu que je ne t'aurais jamais fait au village. J'ai trop souffert pour te rien cacher. D'ailleurs, à présent, ma résolution d'aller en avant est si bien prise, que je puis te raconter, sans danger, par quel accident j'ai demandé à venir à Paris, et à quitter ainsi, de gaieté de cœur, tout le bonheur que j'ai perdu.

Tu sais, mon ami, que toi et moi nous sommes frères ; tu es le pauvre enfant trouvé de notre village, et moi je suis l'enfant ignorant que tu as trouvé et enveloppé dans le manteau de ta science. Si je ne t'avais pas rencontré en mon chemin, que serais-je devenu, Christophe ? un pauvre et chétif laboureur, ou un bel esprit de village ; un oisif de corps et d'esprit, par faiblesse d'esprit et de corps. Tes études ont été mes études, nous avons partagé le fruit défendu, que tu avais cueilli, d'une main tremblante, sur l'arbre de la science du bien et du mal. Toi, le frère ignorantin, tu te disais que ta vie était faite, que ton pain était gagné jusqu'à ta mort ; tu t'enveloppais dans ton manteau de bure, comme César dans son manteau de pourpre ; tu avais un état — un état ! Moi, cependant, je m'étais figuré que ce mot *vivre* ! c'était rester couché mollement sous le hêtre de Virgile, à rêver d'Amaryllis ! La vie, en effet, n'était que cela pour moi, l'heureux enfant : s'éveiller, prier Dieu, se vêtir, manger, aller tout droit devant soi, se parer le dimanche, dormir, et le lendemain recommencer, comme faisait notre ami Claude, le jeune poulain que nous aimions tant. Hélas ! cette facile et douce vie, c'était un rêve pour Claude le poulain et pour moi aussi ! Un matin, on est venu prendre le jeune cheval, on l'a ferré des quatre pieds, et, à présent, il gagne sa vie à porter les postillons de la poste. Pauvre Claude ! si joyeux, si vif, si libre, si alerte, qui aimait tant l'herbe fraîche et large d'un an ! A moi aussi, on a fait comme on a fait à Claude ; on m'a dit : *Gagne ton orge !*

C'est mon père qui me l'a dit lui-même, à moi-même, le dimanche de *Quasimodo*. Je m'en souviens ; il faisait froid, le vent sifflait, et la mare avait été mise à sec pour la pêche. Mon père me plaça sa grosse main sur la tête :

— Mon fils, me dit-il tout bas, j'ai à te parler.

Tu sais bien que mon père ne parle guère ; sa voix me fit moins peur que la solennité de son appel. Je le suivis.

Il marchait devant moi d'un grand pas, comme il marche toujours ; ses mains étaient croisées derrière le dos, et il sifflait entre ses dents cette joyeuse chanson à boire qui fait tant de peur aux dogues de la basse-cour.

Il me mena au fond du village, chez M. le curé, notre bon curé, d'une si belle figure. Quand je revis le calme presbytère, quand j'entrai dans cette salle parquetée, dont les murs sont décorés de ces belles cartes de géographie ; quand je retrouvai à sa place ce christ d'ivoire sur son velours noir ; quand je dis bonjour à la poule familière de la vieille Marguerite, je me sentis mieux et je repris haleine. Mon père salua M. le curé ; il s'assit en me faisant signe d'approcher.

— Prosper, me dit-il, je t'ai fait venir chez M. le curé pour te dire que tu auras vingt ans dans six mois.

Je regardais M. le curé, qui tenait ses yeux baissés.

— Oui, vingt ans dans six mois, reprenait mon père, et il est temps que tu prennes un état, Prosper, et cela plutôt aujourd'hui que demain. — Et comme je gardais un silence obstiné, mon père ajoutait : — Autant le pain de l'enfant profite à l'enfant, autant le pain de l'enfant profite peu au jeune homme. N'as-tu pas honte que l'on vienne toujours t'offrir la mamelle ? Quelque chose ne te dit-il pas que, si nous suons, nous autres, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il est juste que tu aies ta part dans notre peine, toi aussi, à ton tour ? Mais dites-lui donc cela, monsieur le curé, afin que Prosper comprenne ce que je veux lui dire ; il n'a pas seulement l'air de s'en douter.

Mon père se courba en deux, comme il fait toujours quand il se repose ; puis, avec ses grandes mains, il se mit à remuer le pied de la table de chêne, comme s'il eût été tout seul ou chez lui.

Notre ami le curé, qui avait les yeux baissés, les releva enfin

sur moi, et son regard fut plein de bienveillance comme toujours.

— Ne comprends-tu pas ce que te dit ton père, Prosper ?

— Mais, monsieur le curé, répondis-je, que faut-il faire ? A quoi suis-je bon ? Comment gagner ma vie ? J'ai voulu apprendre à labourer, j'ai eu la fièvre pendant trois mois ; on m'a fait conduire une voiture de bois au village, j'ai brisé la roue dans l'ornière. Quant à moissonner, ou à récolter, ou à rentrer le foin dans la grange, chacun se moque de moi, et me dit : *Va-t'en, monsieur, tu vas te brûler au soleil !* Mon père sait cela aussi bien que moi, et il est là pour le dire. Comment donc gagner ma vie, monsieur le curé, s'il vous plaît ?

Disant ces mots, j'étais prêt à appeler à mon secours toi et ma mère ; le curé se leva tout ému ; la vieille Marguerite, entendant tout ce bruit, quitta sa poule, ouvrit la porte de la chambre, toute prête à me défendre ; il y eut un moment de silence.

Mon père reprit la parole :

— Écoute, Prosper, mon enfant, mon cher enfant ; si tu étais seul à la maison, bien que je n'aime pas à voir un homme les bras croisés, je te laisserais écrire et lire tes livres tout à l'aise, et encore ce serait un grand chagrin pour moi, mon enfant, car l'oisiveté est la mère de tout vice ; mais enfin, par amour pour ta mère, je n'aurais pas la force de te dire rudement : *travaille !* et je ne voudrais pas qu'il fût dit, non, pour tout au monde ! que je te reproche ton pain. Mais enfin, Prosper, tu n'es pas seul à la maison ; il y a avec toi de grandes sœurs qui ne demandent qu'à grandir. Le travail, c'est le premier devoir de l'honnête homme. Chaque homme apporte avec lui sa tâche en ce monde. Si tu es faible et délicat et tout blanc, si la charrue te fait mal, si le foin nouveau t'incommode, si tu brises les voitures dans les ornières, si tu es délicat comme ta mère, au lieu d'être vigoureux comme ton père, crois-tu donc qu'il n'y ait de peine dans le monde qu'à travailler la terre ? Chacun a son lot ici-bas ; celui-ci a ses bras, celui-là sa tête ; l'un parle, l'autre écrit ; l'un pense, l'autre laboure. Je ne veux pas accuser ici ta mère et le frère Christophe, mais il me semble qu'ils pouvaient mieux t'élever, et plus utilement pour nous. Ainsi donc, c'est toi-même que j'en fais juge : ne veux-tu pas aller

chercher fortune là-bas, puisque la terre ici ne peut pas te nourrir? Ne veux-tu pas être un monsieur là-bas, comme ton grand-père maternel, puisque tu n'as pas appris à être un paysan comme ton père? A présent, voilà qui est dit, mon garçon; j'ai fait mon devoir. A présent, reste ou pars, je n'ai plus rien à te dire; seulement, ton père te demande cette faveur, c'est que, dans tous les cas, tu ne dises pas un mot de cette conversation à ta mère; tu me le promets, Prosper?

A ces mots, mon père s'en alla visiblement ému et ne voulant pas laisser paraître son émotion; je restai seul avec Marguerite et le bon curé; et, après avoir pris une pause assez longue, pour ne pas pleurer, nous tînmes conseil tous les trois.

Notre curé me parla; son langage fut tout paternel; il me dit que mon père avait raison; que je ne pouvais pas plus longtemps manger, sans travailler, le pain de mes jeunes sœurs. Il me fit sentir la nécessité de vivre par soi-même. Marguerite, qui suivait attentivement ce discours, approuvait en silence tout ce qu'il disait, et le digne homme, en conséquence, allait toujours.

Quand il m'eut bien prouvé qu'il n'y avait dans le monde que quelques privilégiés qui vivaient de leur oisiveté, M. le curé se mit à parler plus directement des espérances qu'il avait conçues pour moi. — Sans te flatter, me dit-il, tu es un bon jeune homme fait pour arriver, mon ami; tu sais le latin aussi bien qu'on peut le savoir, tu sais autant d'histoire qu'un honnête homme peut en enseigner; quant à la grammaire, tu l'as apprise dans Port-Royal, c'est tout dire. Tu as des mœurs douces et honnêtes; ton enfance a été respectée et respectable; on doit te protéger et t'aimer rien qu'à te voir. Sois donc tranquille, enfant, sur ton avenir. Courage, tu as ta mère qui t'aime comme une mère tendre et faible; tu as ton père qui t'aime comme un homme courageux et fort; tu as pour toi ta bonté, ta jeunesse, ta bonne conscience et la bénédiction de ton pasteur. — Disant ces mots, il m'embrassait en sanglotant, le saint vieillard!

Que te dirai-je? nous nous entretenmes ainsi longtemps tous les trois; nous gardâmes ainsi longtemps le silence. Je dînai au presbytère, bien tristement. La nuit venue, il fut convenu entre nous que je partirais aussitôt que mon trousseau serait prêt; il

fut surtout convenu que je prendrais sur moi toutes les conséquences de mon départ. C'était le seul moyen que ma mère ne s'y opposât pas.

Voilà, mon ami, comment et pourquoi je suis parti. Crois-tu donc, mon frère, que si la nécessité cruelle ne m'y eût forcé, j'aurais été de mon propre mouvement dire à ma mère : *Adieu, ma mère!* et à la vieille Marguerite : *Adieu, Marguerite!* et à toi : *Adieu, adieu, Christophe!* le crois-tu donc? — Et crois-tu donc que, pour Paris, j'aurais laissé tout le hameau là-bas, au milieu des eaux, des fleurs, des moissons, des vendanges, et des sons éclatants de l'*Angelus*? Tu as cru pourtant cela, Christophe, quand je t'ai quitté — et sans tes larmes, j'aurais vu le reproche dans ton regard!

Mais aussi, autant je suis décidé à te dire toute mon infortune, autant je suis décidé, mon ami, à poursuivre la route commencée. Je le sens là, mon père et M. le curé avaient raison; il faut qu'un homme soit un homme; il faut que celui qui n'est plus un enfant quitte les lisières et marche tout seul. En avant donc! ayons donc du courage chacun de notre côté. Toi, prends soin des enfants du pauvre, apprends-leur à aimer Dieu, reste pauvre et modeste, cache avec soin ta science comme un autre cacherait son crime, et ne m'oublie pas dans tes prières de chaque soir.

Moi, je vais me livrer en pâture à un monde qui ne voudra pas de moi, même comme sa dupe; j'ai bien à travailler pour arriver à mon jour d'automne.

N'importe, je vais ensemer le pauvre rocher qu'on me livrera dans ce monde; je veux le cultiver avec la bêche et la charrue, et sous le soleil du midi; je ne veux pas que mon père me reproche encore de n'avoir pas semé et de recueillir; cependant, si tu m'en crois, recueille pour deux de la patience et du courage, mon frère; le terrain dans lequel tu sèmeras est meilleur que le mien.

Je t'écris tout cela en attendant que la grande dame à laquelle tu m'as adressé soit de retour des bains de Dieppe, où elle accompagne S. A. R. madame la duchesse de Berry.

Quant à mon oncle Honoré, le frère de ma mère, je le trouverais peut-être si je savais seulement son nom, sa demeure et son état à Paris.

Je te disais dans ma précédente lettre que ma future protectrice n'était pas à Paris. On l'attendait de jour en jour; sa maison était toute prête à la recevoir. Quand je dis une maison, j'ai tort; ces vastes demeures s'appellent un hôtel. Tous les grands seigneurs de Paris ont un hôtel à eux tout seuls; ils logent là-dedans avec leurs domestiques et leurs chevaux, presque aussi à leur aise que mon père dans sa ferme. C'est justement ce qui fait que ma petite chambre est si petite à Paris. Admire le hasard! J'étais sorti le matin de bonne heure pour faire ma visite. Je m'étais habillé de mon mieux avec mon bel habit des dimanches, quand ma mère me donnait le bras pour aller à la messe. Je marchais sur la pointe du pied pour arriver tout éclatant dans cette maison. J'arrive, je parle au domestique qui est à la porte: « Madame la comtesse de Macla, s'il vous plaît? — Elle n'y est pas! — Quand rentrera-t-elle, monsieur, s'il vous plaît? — Elle ne rentrera pas! » Alors je remis mon chapeau sur ma tête, et je fis tous mes efforts, vains efforts! pour avoir l'air aussi insolent que ce valet.

J'ignore combien de temps j'aurais mis à me mettre tout à fait en colère, si un domestique de la maison, un cuisinier, ma foi! en bonnet et en tablier blancs, ne m'eût reconnu à mon air naïf et ne fût venu à moi en me tendant la main. — Eh! mon Dieu! s'écria-t-il, c'est M. Prosper lui-même! Bonjour, monsieur Prosper, mon camarade Prosper, quand nous allions à l'école. Et comment se porte le bon frère Christophe? comment se porte M. le curé? et la vieille Marguerite? Mais comme vous voilà grandi et beau garçon, monsieur Prosper! Mais entrez donc! entrez, n'ayez pas peur, vous êtes chez moi. — Messieurs, disait-il à ses camarades, je vous présente Prosper, mon pays. Viens donc, Prosper, tu déjeuneras avec nous! — Ce fut ainsi qu'en un instant mon digne *pays* me faisait passer, en présence de ses associés, par tous les degrés de l'échelle de l'infinité.

Ce digne garçon, si parleur, si bavard et si officieux à présent, et de manières si distinguées (tu ne le croiras jamais!), ce n'était rien moins que Gaspard Touzon, le grand Gaspard, Gaspard *la bête*, comme on disait chez nous, le quatrième et dernier enfant de Prosper Touzon, le garde-chasse à la Butte-aux-Lapins; t'en souviens-tu?

Tu te rappelles comme il était surnois, mélancolique, butor! à présent, c'est un bonte-en-train, il a de l'esprit, il est vif comme un poisson. Je lui ressemblerai peut-être un jour.

Quel qu'ait été son accueil, son accueil m'a touché. Au milieu de cette foule qui me regardait en dedans et en dehors, j'avais grand besoin d'être reconnu par quelqu'un; mieux valait encore être reconnu par Gaspard Touzon que par un autre. Je me laissai donc embrasser par Gaspard autant qu'il voulut m'embrasser, trop heureux de passer cette fois devant le concierge sans lever mon chapeau!

Telle fut ma première visite chez la grande dame qui doit me protéger un jour et faire quelque chose de si peu.

Je n'ai pas accepté le déjeuner de Gaspard; mais, en revanche, je l'ai invité à déjeuner. Un repas de trente sous, tout autant! ce qui n'a pas empêché le digne Touzon de me dire à deux reprises: *Nous déjeunons mieux que cela à l'hôtel.*

Toutefois, Gaspard, malgré son esprit et ses succès, est un digne homme encore, la prospérité ne l'a pas trop changé; il est cependant cuisinier en second chez madame la comtesse. Je lui ai dit ce que je venais faire chez sa maîtresse; je lui ai montré ta lettre de recommandation, et je lui ai expliqué en même temps comme quoi je savais le grec et le latin aussi bien que monsieur le curé, ce qui pouvait me conduire à tout.

Gaspard, qui n'était guère occupé par mon déjeuner, m'a écouté attentivement. De temps à autre, il fronçait le sourcil